

François Touzé

La nuit du 5 au 6 juin à la ferme de la Rivière à Petitville

François Touzé est arrivé à la ferme de la Rivière un an avant le Débarquement car il était recherché par la police de Saint-Malo. Il participe aux travaux de la ferme de la Rivière et dès le 1^{er} mai 1944, il est requis par les Allemands pour participer aux travaux de défense de la côte. Le 6 juin, il assiste à l'arrivée des premiers parachutistes à la ferme de La Rivière à Petitville.

Ce témoignage fait partie des récits sur la ferme de la Rivière qui nous ont été rapportés par François Régnier.

François Touzé raconte :

« Ce 5 juin, la météo était médiocre, temps pluvieux, mais surtout venteux. Sans le savoir, nous pressentions des événements importants, en cette période de l'année où les jours sont déjà plus longs. Ce soir là, vers 21 heures, des bruits de bombardements se font entendre vers l'ouest, en direction de Caen. De gros et lourds nuages roulent dans le ciel. C'est alors qu'après minuit, des nuées d'avions apparaissent dans le ciel, c'est l'embrasement ! Les fusées éclairantes lâchées par les parachutistes accentuent les formes tourmentées des nuages chargés de pluie. Le ciel est rempli de parachutes ! Les avions larguent hommes et matériels, vision d'apocalypse que je n'oublierai jamais !

Nous sommes tous dehors, spectateurs surpris et inquiets, peut-être heureux, je ne m'en souviens plus. Un parachutiste, échoué dans le potager, passe juste au-dessus de nos têtes par-dessus le mur limitant le jardin. Je l'observe, se dégageant de son « pépin ». Je me souviens lui avoir fait un signe amical de la main, auquel il me répondit par un signe de silence, pourquoi ? Puis tout s'est enchaîné très vite.

Après quelques minutes d'hésitation, la surprise étant passée, nous sommes tous rentrés dans le corps du logis. Dans la cour de la ferme de la Rivière, de nombreux paras allaient et venaient. Mon étonnement était à son comble en regardant ces grands gaillards aux visages noircis par le camouflage ! D'où viennent-ils ? Comment ont-ils pu se regrouper aussi rapidement ? Il doit être 2 à 3 heures du matin, et un silence relatif règne sur la Rivière. Un dialogue joyeux s'établit ; un para, une bouteille de Cherry Brandy à la main, chante avec un accent très britannique « La Marseillaise ».

Un blessé canadien est amené, il s'est brisé une jambe au moment de sa réception dans un arbre. C'est un canadien, camarade de malheur de Granville Davies (voir son récit) - il me le précisera bien des années plus tard, lors d'un voyage en France. Ce blessé est installé dans ma chambre, sur le lit de Rémy Potel, absent ce jour-là. Sur le pas de la porte, un para me présente une carte plastifiée et me demande : « Monsieur, où sommes-nous, s'il vous plaît ? » - et ce, dans un bon français ; ce devait être un canadien. Je n'avais jamais eu à consulter une carte d'aucune sorte, mais je remarque Varaville, Petitville et la Rivière. Le point est fait, je lui indique : « Vous êtes ici ». Réponse : « OK, nous allons à Varaville ». Interloqué, je lui fais remarquer en faisant le geste de joindre mes poignets, qu'il allait être fait prisonnier ! Naïf que j'étais à cet âge, de plus j'étais sans formation militaire ! Sa réponse fut spontanée : « Monsieur, nous sommes encore libres ! »

Pendant la nuit, François Touzé et d'autres hommes s'étaient précipités pour abattre au sol les « asperges de Rommel » et ainsi faciliter l'invasion des Alliés. Paul Régnier est revenu dans la ferme et a organisé l'accueil des parachutistes (voir récit de la ferme de la Rivière). Au cours de la matinée du 6 juin, quelques prisonniers allemands ont été regroupés à la ferme et placés dans le parc au taureau.

François Touzé raconte encore une anecdote :

« Ce jour-là, je portais aux pieds une paire de très vieilles chaussures ; toujours est-il que peu de temps après, un para me rapporte une très belle paire de bottes récupérées au cours de l'action menée sur Varaville. Sans état d'âme, je me suis empressé de les chausser. Ces bottes m'ont suivi jusqu'en Alsace ! »